

ANDRÉ LEEMANS

Notice lue par MARCEL RAGON

Lorsque nous avons projeté de maintenir plus vivant parmi nous le souvenir de nos camarades disparus, en leur consacrant, comme un hommage, quelques lignes où seraient retracées et leur vie et leur mort, des voix autorisées ont exprimé un doute et manifesté une crainte: n'y aurait-il pas, dans ces éloges, une sorte de monotonie et ne retrouverait-on pas, sous la plume de ceux qui évoqueraient la mémoire d'un ami défunt, des épithètes forcément semblables pour vanter des mérites sensiblement égaux ?

L'humanité, pourtant, est d'une infinie diversité, spécialement ce petit coin d'humanité qu'est notre Palais, ce groupement que constituent les gens de notre profession, largement ouverte à des hommes de formation si différente. Sous notre robe égalitaire, quelle richesse et quelle étrange variété de caractères ! les plus effacés en apparence peuvent masquer une réelle personnalité: André Leemans en est la preuve.

Il avait eu la jeunesse la plus ordonnée et la plus studieuse. Pendant tout le cours de ses études et jusqu'au baccalauréat, le père d'André, ayant une très haute idée de ce qu'il devait à ce fils chéri, s'était fait, à côté des professeurs du lycée Janson, son maître aussi, et son répétiteur. Ainsi, voulait-il que nulle influence ne lui disputât la formation intellectuelle et morale de son enfant.

Celui-ci fut, je crois, tel qu'il l'avait souhaité: de nombreux succès scolaires, aussi bien au lycée qu'au concours général, récompensèrent, en même temps que l'élève, celui qui l'avait si jalousement façonné.

Leemans terminait de brillantes études de Droit par une thèse très originale sur la responsabilité civile de l'avocat. Elle porte la marque de son esprit méthodique, scrupuleux, désireux d'y voir clair en lui-même et dans les choses qui le touchaient de près.

Limites de la responsabilité de l'avocat (qu'il considère dans ses relations avec les tiers, avec ses clients, les magistrats et ses confrères), étude de la loi sur la presse, analyse de ce droit à la diffamation, droit qui ne peut naître, pour l'avocat, que de l'utilité de la défense: ce sujet si vital pour nous, est traité par lui de la façon la plus attachante. Dans la conclusion de son travail, Leemans, envisageant la question du monopole de la plaidoirie réservé à notre ordre et de la liberté souhaitée par quelques-uns, opposait avec impartialité les révolutionnaires aux modérés, parmi lesquels le rangeaient son tempérament et ses traditions.

On le vit peu à la barre; secrétaire de notre confrère Marcel Boyer, il préférerait le travail minutieux de préparation d'un dossier au plaisir — si vif pour beaucoup d'entre nous — de plaider, de lutter, de convaincre.

Certes, Leemans aimait son métier, mais ce n'était peut-être pas au Palais qu'il avait mis tout son cœur. La meilleure part et la plus grande de ce cœur généreux, il la donnait aux œuvres sociales, auxquelles il consacrait tout le temps que lui laissait sa profession, toutes ses heures de loisir.

Et c'est là que se marque la véritable personnalité d'André Leemans, personnalité qu'il a tout fait pour dissimuler — car nul ne fut plus modeste que lui — mais que sa disparition a révélée et mise en pleine lumière.

Il y avait en Leemans, en même temps qu'une tendance excessive à s'effacer et à ignorer son propre mérite, le besoin de se dévouer sans mesure et le goût de l'apostolat. Profondément croyant, Leemans n'imaginait pas qu'on pût mieux servir sa religion qu'en pratiquant le précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même »...

Sous l'impulsion de trois normaliens, Georges Goyau, Jean Brunhes et Paul Girardin, et avec quelques amis, cœurs ardents, âmes d'élite, il avait fondé, vers 1900, un groupement de lycéens et d'étudiants catholiques, qu'on avait appelé du nom de la paroisse voisine, la « Réunion d'Eylau ». C'était un cercle d'études où, avec une belle allégresse juvénile, on traitait des sujets touchant aux lettres, à l'histoire, à la sociologie. André s'était spécialisé dans les questions touchant à l'instruction publique et rompait des lances pour la liberté de l'enseignement ou la proportionnelle scolaire.

Il faisait mieux encore, en allant soulager sur place la misère des familles ouvrières que des enfants, trop nombreux au gré de leur propriétaire, faisaient chasser de taudis en taudis. On le voyait portant les encouragements et les secours dans les logis surpeuplés de Suresnes et dans ce quartier des « Grésillons » où, sous les toits de carton bitumé, campe le peuple des chiffonniers.

Tout ce petit monde lui disait ses peines, ses ennuis, les mille difficultés qu'apporte, même aux pauvres gens, la vie compliquée d'à présent : Leemans rêvait de leur enlever ces soucis et décidait d'ouvrir à Suresnes une sorte de bureau de consultations, de renseignements gratuits où seraient accueillies les familles ouvrières et dont il voulait faire un véritable « secrétariat du peuple ».

La seule joie qu'il se permît, au sortir de ces misères, c'étaient de grandes randonnées en bicyclette, qu'il faisait, souvent seul, dans de beaux paysages alpestres ou maritimes.

Un voyage aux Dolomites, un séjour à Misurina, l'avaient enthousiasmé. Ce contact avec la nature avait le don de le transformer, et je me souviens combien nous fûmes surpris — l'ayant rencontré un printemps en Provence — de le voir, lui, d'habitude quelque peu secret et réservé, s'épanouir et s'épancher librement près de nous.

Joies de la nature et joie de se dévouer, la guerre mit brutalement fin à tout cela.

Sous-lieutenant de réserve, Leemans fut versé au 142^e d'infanterie, qui tenait un secteur à Auberive en Champagne.

Je l'imagine, commandant sa section, méthodique, consciencieux, ponctuel, persuadé qu'il sera tué et magnifique de résignation devant cette certitude.

Je le vois dans la tranchée crayeuse, avec devant soi, au delà des fils de fer, un triste paysage, une colline qui s'élève, plantée de sapins chétifs.

Septembre 15, les préparatifs se multiplient pour l'offensive et le 25 au matin, dans un jour gris et un peu pluvieux, André Leemans part à l'attaque à la tête de sa section.

Il fut touché presque aussitôt, en pleine poitrine et mourut dans la tranchée de première ligne où il avait été rapporté. Il n'eut ainsi même pas la joie que connurent tant d'autres, de voir le front céder, ni l'illusion de la victoire acquise.

D'André Leemans, nous avons une pauvre photographie de guerre qui le représente, très jeune et mince dans sa vareuse de sous-lieutenant; un ruban tricolore encadre cette photographie.

Cette image s'efface, et, peu à peu, s'estompent les traits de notre ami; mais le ruban, qui signifie l'idée pour laquelle Leemans s'est fait tuer, garde toute sa fraîcheur...

Et ainsi, nous en sommes certains, son sacrifice n'aura pas été vain!